

Bulletin d'histoire politique

Fanon, Cuba et autres *Journal de Bolivie*. L'Amérique latine à *Parti pris* comme modalité de libération nationale

Michel Nareau



Volume 23, numéro 1, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026505ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026505ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nareau, M. (2014). Fanon, Cuba et autres *Journal de Bolivie*. L'Amérique latine à *Parti pris* comme modalité de libération nationale. *Bulletin d'histoire politique*, 23(1), 126–138. <https://doi.org/10.7202/1026505ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Fanon, Cuba et autres *Journal de Bolivie*. L'Amérique latine à *Parti pris* comme modalité de libération nationale

MICHEL NAREAU

Figura, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire
Université du Québec à Montréal

En 1959, Cuba provoquait une immense onde de choc dans les Amériques, en procédant à une révolution qui se voulait autant une lutte sociale qu'une lutte de libération nationale, tout en l'accomplissant à l'extérieur du cadre d'un Parti communiste traditionnel. Trois ans plus tard, la jeune révolution se déclarait communiste et scandait qu'elle allait transmettre son expérience révolutionnaire partout sur le continent, d'où, entre autres, les actions subséquentes d'Ernesto Guevara en Bolivie.

En 1965, Hubert Aquin publie *Prochain épisode*, roman au succès retentissant sur la situation nationale visant à déconstruire les récits figés qui fondent la continuité dérisoire du Québec. Il commence son roman en évoquant le flambement cubain, terme initial d'une généalogie de la lutte révolutionnaire, ce qui fait de la théorie insurrectionnelle du foco cubain un des points d'ancrage pour instaurer une lutte armée québécoise apte à défaire ses nœuds identitaires et politiques: «Cuba coule en flamme au milieu du lac Léman pendant que je descends au fond des choses¹». Chez Aquin, la «Perle des Antilles» est associée à deux éléments clés; le premier est l'idée même d'une victoire, d'une réalisation d'objectifs avoués, pôle positif visant à montrer l'aliénation québécoise et la nécessité de la libération²; le second est tributaire par les nombreuses réitérations des dates marquantes de la tentative initiale de 1953 avec l'attaque de la Moncada et le Mouvement du 26 juillet. Ces récurrences éveillent l'idée d'une lutte âpre, pas d'emblée victorieuse, mais en mesure de créer des conditions internes qui produisent la libération.

Aquin n'est certes pas le seul à cette époque à lire le contexte militant latino-américain comme un modèle viable, à y voir des analogies, à déchiffrer ses penseurs et ses activistes. De la revue *Cité libre*, assez tôt sympa-

thique à la révolution cubaine avant d'être doublée à sa gauche par les périodiques *Parti pris*, *Maintenant* et *Socialisme*, à la réception québécoise du discours de la décolonisation dans le sillage des penseurs antillais comme Aimé Césaire et Franz Fanon, en passant par la production des missionnaires québécois en Amérique, qui s'engagent à partir du congrès de Medellín dans l'option préférentielle pour les pauvres³, et par des poètes comme Gaston Miron qui se reconnaissent dans le tellurisme et l'imaginaire populaire des écrivains du *boom* littéraire⁴, le spectre culturel, référentiel, politique qui s'oriente vers l'Amérique latine pour questionner le Québec est vaste et poreux à ces expériences continentales.

Une revue qui plaide pour un état socialiste, indépendantiste et laïque comme *Parti pris* ne peut qu'être happée par ce contexte à la fois socioculturel et militant⁵. Dans cet article, nous allons étudier le processus référentiel qui fait en sorte que l'Amérique latine, considérée par les animateurs de la revue en tant qu'extension de la logique révolutionnaire cubaine, devient un foyer discursif possible pour le Québec. Bien qu'un premier survol⁶ laisse voir que la référence latino-américaine est moins centrale qu'on aurait pu le penser, elle prend progressivement de l'importance dans les derniers volumes de la revue⁷. Si, par le biais de penseurs caribéens (Franz Fanon, Aimé Césaire), une part de la réflexion des partipristes sur la question coloniale s'inspire de l'Amérique latine, il faudra néanmoins circonscrire plus spécifiquement où se situe l'autorité discursive attribuée à cette référence latino-américaine chez *Parti pris* et déterminer les lieux de son affirmation (théorie, fiction, maison d'édition, traduction, collaboration étrangère), afin de cerner la profondeur de ce biais étranger, de comprendre son maillage avec le néonationalisme québécois, de saisir ce que vont chercher les animateurs de la revue dans l'actualité politique et culturelle des Amériques et enfin de voir à quoi tient un relatif silence initial et une progressive affirmation de ce recours latino-américain. Au final, l'examen de la référence latino-américaine à *Parti pris* participera à la réinterprétation de l'histoire de l'américanité dans son cadre résolument continental.

Un cadre discursif

Ainsi, les années 1960 sont une période où se remodèle la relation entre le Québec et le monde en vertu notamment des nouvelles politiques en matière de relations internationales du gouvernement de Jean Lesage, formalisées dans la doctrine Gérin-Lajoie en 1965. C'est d'autant plus vrai qu'un virage s'effectue envers l'Amérique latine, parce qu'est délaissée la lecture d'une co-latinité catholique partagée, telle que mise en lumière par Maurice Demers⁸ à propos des années 1940 et 1950 autour de l'Union des Latins d'Amérique et d'acteurs comme les frères Dostaler et Walter O'Leary et

Monseigneur Maurault, pour privilégier la solidarité militante de type socialiste, jonction discursive qui aura son impact concret dès la décennie suivante, alors que de nombreux réfugiés politiques, notamment chiliens, puis salvadoriens, viendront au Québec et s'engageront dans les luttes québécoises⁹. Si les années 1940 et 1950 misaient principalement sur la solidarité culturelle entre deux pôles catholiques pour désenclaver ces espaces référentiels sur le continent américain, en établissant des ponts par-dessus les États-Unis de manière à recomposer des alliances d'avantage bidirectionnelles, on peut poser l'hypothèse que la simultanéité entre la révolution cubaine et l'essor des actions qui tendent au Québec à accélérer et à radicaliser la Révolution tranquille, provoque un changement de perspective, dans la mesure où le discours québécois sur l'Amérique latine se politicise, souvent à partir d'acteurs déjà au fait des réseaux informels et formels de sens qui alliaient les deux collectivités. Une telle politisation a pour effet de minoriser un peu le discours catholique, même si les transformations au sein du catholicisme par le biais de l'option préférentielle pour les pauvres ont pour effet d'amener une part du clergé sur ce terrain.

Quand *Parti pris* paraît pour la première fois en 1963, Cuba est un peu moins dans l'actualité internationale que dans les années précédentes. La révolution a quatre ans, la crise des missiles est terminée, le régime s'est déclaré communiste. C'est dire que la ferveur provoquée par l'arrivée au pouvoir des *Barbudos* a surtout influencé les publications déjà présentes au début des années 1960. Déjà en 1959, Fidel Castro était venu à Montréal lors d'une tournée diplomatique. Son passage avait été accueilli avec chaleur, par une foule importante. René Lévesque avait interviewé Castro, prélude à une imposante couverture médiatique¹⁰. Un discours sur Cuba et sur l'Amérique latine préexiste donc dans les revues québécoises, de même que dans la presse. Daniel Gay a bien montré les réticences des éditorialistes vis-à-vis de la révolution cubaine¹¹. Les revues catholiques, nourries par plus de 110 missionnaires à Cuba, ont des réactions mitigées par rapport au renversement de Batista, célébrant le départ d'un dictateur, craignant l'arrivée d'un nouveau, opposé de plus au clergé catholique. La revue *Cité libre*, quant à elle, demeure relativement coite au sujet de Cuba, jusqu'à l'arrivée d'Adèle Lauzon, qui écrira abondamment sur l'île à partir de 1960¹². Lauzon décrit la révolution en se rendant sur le terrain, en rencontrant les leaders cubains, en entretenant une correspondance avec Guevara¹³, et elle va investir de nombreux lieux de discours pour défendre le modèle offert par Cuba. À partir de ce moment, les prises de position se multiplient, et la réception de la révolution cubaine est entamée, avec un flagrant parti pris pour la lutte anti-impérialiste et pour la libération nationale que représente Cuba.

C'est toutefois hors des revues culturelles que se développe le plus puissamment une pensée de l'action politique en lien avec Cuba et l'Amérique latine. Ainsi, le Front de libération du Québec (FLQ) a été fortement inspiré durant son existence (1963-1972) par la révolution cubaine, sa stratégie de lutte et son effervescence révolutionnaire en Amérique latine. Le FLQ est une organisation clandestine, modulée en réseaux indépendants de quelques militants, qui cherche à libérer le Québec du Canada et du capitalisme par la lutte armée. Le modèle de libération nationale de Cuba est ainsi central. D'ailleurs, un des trois fondateurs du FLQ, Georges Schoeters, se lance dans l'action terroriste quelques années après avoir effectué deux séjours à Cuba, le premier dans le cadre d'échanges étudiants en 1959, le second pour travailler à la réforme agraire. Il y avait rencontré Guevara. Toutefois, en raison des liens diplomatiques entre les gouvernements canadien et cubain, peu de contacts directs existent entre le FLQ et les révolutionnaires à La Havane, même si les affinités sont réelles comme le montre l'exemple d'une employée du consulat montréalais, Julia Gonzalez, qui a été renvoyée à l'île en raison des amitiés felquistes et des plaintes de la Gendarmerie royale du Canada¹⁴.

Le réseau Vallières-Gagnon est celui qui est le plus influencé par la théorie de la guérilla développée par Ernesto Guevara, qui indique que la lutte peut elle-même créer les conditions de la révolution, sans que le contexte soit prérévolutionnaire. Mais les références principales du mouvement, quant à la stratégie d'opération, seront davantage du côté du *Petit manuel de la guérilla urbaine* de Carlos Marighella, militant communiste brésilien, et des méthodes des Tupamaros uruguayens, groupe fondé en 1963 à Montevideo et spécialisé dans les enlèvements et la lutte en territoire urbain. Cuba est alors une porte d'entrée pour aller vers les autres expériences révolutionnaires en Amérique latine, où les conditions de lutte s'apparentent davantage à la situation québécoise. Le réseau Geoffroy (François Bachand, Jacques Larue-Langlois, Raymond Villeneuve, Jean Castonguay), de son côté, se rend à La Havane à l'automne 1968 pour obtenir un entraînement à la guérilla¹⁵. Il y restera 18 mois, sauf Castonguay, qui bifurque vers l'Amérique centrale pour prendre les armes. On le voit, le modèle cubain demeure fort, et ce jusqu'au point culminant de la lutte felquiste, soit l'enlèvement de James Cross et ce qui deviendra la Crise d'octobre. Lorsque vient le temps de négocier la libération du prisonnier, les membres de la cellule Libération du FLQ se tourneront vers l'avocat du gouvernement cubain à Montréal, Bernard Mergler. Celui-ci va négocier l'échange du séquestré contre un sauf-conduit pour Cuba, en transformant temporairement le pavillon du Canada à Terre des Hommes en territoire cubain¹⁶.

L'évolution d'une revue

Dans les mots de Robert Major, *Parti pris* c'est la revue qui « a incarné l'aile la plus radicale de la gauche québécoise dans les années 1960. À un moment charnière de l'histoire du Québec, elle a non seulement exprimé les exigences de la gauche avec force et, occasionnellement, avec brio, mais aussi avec intransigeance, les portant à leur aboutissement logique : la révolution¹⁷ ». Fondée en 1963, par André Major, Paul Chamberland, André Brochu, Pierre Maheu et Jean-Marc Pottle, des étudiants de l'Université de Montréal épris de littérature et d'engagement, la revue poursuit une entreprise d'affirmation et de contestation débutée dans la revue *Liberté*, qui avait ouvert ses pages à une nouvelle génération qui se révélera grouillante¹⁸. *Parti pris*, en cinq années de publication, transformera le paysage discursif québécois en remodelant le projet néonationaliste ; elle arrime le littéraire au politique dans une logique d'engagement et dévoilement ; elle développe le discours d'une vie quotidienne aliénée, notamment à Montréal, lue comme une ville du tiers-monde ; elle engage la langue populaire sur la voie politique par le biais du joul de combat¹⁹ ; elle lie l'indépendance, le socialisme et la laïcité à un projet de libération contre un impérialisme nord-américain, ce qui fait en sorte que le tiers-mondisme en émergence durant les années 1960 est éprouvé au Québec non pas comme une honte occidentale et colonialiste à la manière de la France²⁰, mais comme une aliénation vivement ressentie, tant par la mémoire, la spatialité que le corps et la langue. Forte de 3 000 abonnés, la revue publie un numéro par mois jusqu'en 1968, en privilégiant les essais, les confessions critiques, les témoignages d'ambiguïté culturelle davantage que la fiction, aussi présente. Elle revalorise une intervention directe sur le réel, par dévoilement et action politique, ce qui passe par la création d'un Club politique qui deviendra le Mouvement de libération populaire. Mais puisque les animateurs de *Parti pris* sont aussi des écrivains, une maison d'édition sera créée, qui publie autant des essais que de la poésie et du roman. Une bonne part des auteurs marquants de la littérature québécoise alors en émergence – le terme est d'ailleurs forgé par la revue, dans un numéro d'importance²¹ – collaborent à la maison d'édition, qui sera dirigée rapidement par Gérald Godin, après le passage de Laurent Girouard : Pierre Perrault, Jacques Renaud, Paul Chamberland, Jacques Brault, Pierre Vallières, Jacques Ferron, Claude Jasmin, en plus des directeurs. L'effet *Parti pris* se poursuit ainsi au-delà de la fermeture de la revue.

Dans *La faucille et le condor*, Mauricio Segura analyse le discours français sur l'Amérique latine des années 1950 à 1980 et il en vient à affirmer que le recours au sous-continent concerne d'abord l'idéal politique révolutionnaire et la question d'une virilité des guérilleros, deux éléments associés à un discours tiers-mondiste français qui recycle sa culpabilité

impériale en privilégiant une zone en effervescence qui échappe au legs colonial. En retournant aux écrits de Jean-Paul Sartre, de Franz Fanon, de Claude Lévi-Strauss, Segura est à même de comprendre les clichés et les emprunts faits à l'Amérique latine, tout en notant que ce biais explique peu la région, mais davantage les motivations françaises derrière cette ouverture à l'autre. Qu'en est-il des collaborateurs de *Parti pris*? La question se pose d'autant qu'une des voies importantes d'accès à l'Amérique latine chez *Parti pris* passe par la filière française tiers-mondiste, notamment grâce à l'adoubement de Césaire, de Fanon et de Memmi par Sartre et François Maspero²². L'ossature idéologique de *Parti pris*, construite autour du triangle du marxisme, de l'existentialisme et des théories de la décolonisation, a longuement été étudiée par André J. Bélanger²³, Robert Major et Lise Gauvin, mais on n'a pas assez insisté à mon sens sur l'accueil d'une pensée du Sud pour comprendre la situation québécoise. Même si les penseurs de la décolonisation sont lus à travers Sartre et Lévi-Strauss, il nous semble que l'élaboration d'une francophonie excentrée, qui relie les Antilles francophones au Québec à travers une commune situation culturelle de calque, de minorisation de soi, d'aliénation de son affirmation propre, est à même d'ouvrir un espace d'accueil pour les expériences continentales. Il importe donc de restituer l'appartenance caribéenne de Césaire et de Fanon dans le contexte de *Parti pris*, puisque la compréhension de l'Amérique latine passe par ces voix. Gaston Miron ouvrira par la suite ce diptyque à la figure d'Édouard Glissant alors que le bassin caribéen deviendra ensuite le foyer discursif principal pour élaborer, à partir des années 1970, une américanité culturellement résistante et à portée hémisphérique²⁴.

Quel est l'état de la référence latino-américaine dans la revue? Quelle région est mise en représentation? À quelles fins? Y a-t-il une véritable connaissance de cette aire socioculturelle ou au contraire qu'une instrumentalisation de la politique latino-américaine? Il faut d'abord voir que la région est d'emblée peu présente dans le discours de *Parti pris*; la prise en charge d'une nécessaire parole critique pour reconfigurer les pôles du quotidien montréalais et québécois fait en sorte que le discours est surtout endogène, lié à la situation nationale, aux formes de colonialisme ressenties. Les premières manifestations de l'Amérique latine sont donc conjoncturelles, éloignées d'un véritable discours articulé sur le sous-continent, parce qu'elles ne se rapportent qu'au Québec, seul foyer discursif exploré. Ainsi, outre un article d'un étudiant brésilien sur la dictature militaire qui vient de s'établir dans son pays²⁵ qui révèle tout de même un réseau informel d'échange informationnel interaméricain et qui s'adresse directement à un Québécois, les premières récurrences aux pays latino-américains sont présentées pour valider la lutte québécoise sur plusieurs fronts. Par exemple, Laurent Girouard²⁶ plaide pour la création d'une littérature

québécoise désenclavée des contraintes stérilisantes de la dépendance et fonde une partie de son argumentaire sur la position institutionnelle littéraire brésilienne ; Jacques Brault²⁷ utilise les exemples cubains et argentins pour plaider lui aussi pour la fondation d'une littérature et d'une identité affranchies de la dépendance ; Jacques Poisson²⁸, quant à lui, se sert des modèles mexicain et cubain pour plaider en faveur d'une agence de presse québécoise indépendante des agences capitalistes et étrangères. Aucun transfert culturel ne surgit vraiment de ce procédé, dans la mesure où les évocations ne laissent entrevoir aucune connivence réelle entre les collectivités. Les mises en discours subséquentes sont plus substantielles.

À partir du volume trois, on voit apparaître des articles spécifiquement sur les pays latino-américains, changement de perspective lié au fait que de nouveaux collaborateurs envisagent dorénavant la lutte québécoise dans une optique davantage continentale. Il devient alors urgent de comprendre le fonctionnement interne des autres pays des Amériques. Cette démarche heuristique est toujours motivée par la circonstance québécoise, mais elle laisse percevoir un intérêt pour l'autre, pour ce qu'il vit, tout en le rattachant à une expérience intime éprouvée, celle du colonialisme économique et culturel. Un cas intéressant est celui de l'article sur le colonialisme en Guyane britannique²⁹ puisqu'il est le compte rendu d'une présentation d'un ancien premier ministre de l'endroit ayant été reçu à Montréal par le Club politique de *Parti pris*. Un échange de savoir et d'expérience de lutte a alors été réalisé, ce qui montre réellement une forme de connivence culturelle, par le biais d'un transfert culturel médiatisé par la revue. Dans un numéro ultérieur³⁰, intitulé « Québec Si, Yankee No », qui fait jouer l'Amérique latine comme palimpseste de résistance culturelle entre le Québec et les États-Unis, le long texte de Gilles Dostaler³¹ sur les mouvements révolutionnaires andins participe de la même dynamique, mais en sens inverse. Le chercheur québécois se rend au Pérou et en Bolivie, deux foyers révolutionnaires importants de l'époque, pour rendre compte des fondements révolutionnaires des guérillas, pour comprendre les enjeux agraires, les luttes autochtones, pour évaluer la situation andine sans le biais des agences de presse et des relais de gauche du monde occidental. L'observation sur le terrain, accompagnée de photographies captées par Dostaler, les entretiens réalisés, les recherches documentaires utilisées, la longueur de l'article en font un véritable objet heuristique de compréhension de l'autre, même si la perspective québécoise est toujours présente, notamment dans ce cas-ci, par les allusions à *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme, matière à contrepoint fictif et liaison culturelle entre deux pôles de refus exacerbés³². Un article sur la réforme agraire à Cuba a aussi pour objectif de comprendre les réalisations cubaines et de montrer les effets d'une victoire révolutionnaire³³.

Une pensée continentaliste de la lutte

À travers de telles percées, s'organise à *Parti pris* un nouveau discours, qui pour reprendre le titre de Gabriel Gagnon³⁴, porte sur « Les leçons de l'Amérique latine » pour le Québec. L'ouverture est manifeste et a une portée géopolitique, dans la mesure où l'action latino-américaine s'inscrit dans une logique qui englobe le Québec et lui ouvre des portes :

Soumis à l'impérialisme américain à peu près de la même façon que le Canada et un éventuel Québec indépendant, les pays situés au sud du Rio Grande, à l'exception de Cuba peut-être, n'occupent ordinairement pas la même place dans notre culture révolutionnaire que les expériences plus connues des continents européens et asiatiques. Et pourtant, il existe dans ces pays des situations potentiellement révolutionnaires en grande partie semblables à la nôtre dont l'analyse pourrait éclairer notre stratégie face à l'alternative socialisme-néo-capitalisme³⁵.

L'indifférence à l'égard du sous-continent est critiquée et un désir stratégique d'établir des liens est exposé, ce qui laisse percevoir que les savoirs sont instrumentalisés mais désirés dans ce rééquilibrage des enjeux géopolitiques de la révolution. « Toutes proportions gardées, on se bute aux mêmes difficultés, en ce qui concerne l'action politique, dans les quartiers défavorisés de Montréal que dans les bidonvilles sud-américains³⁶ ». Gagnon identifie alors trois espaces de luttes communs : le monde agricole, l'espace urbain et l'espace supranational. Il plaide par une solidarité entre le Québec et l'Amérique latine, notamment avec les groupes révolutionnaires inspirés de Cuba, même si pour lui la théorie du « foco » n'est pas toujours la plus indiquée :

Il nous faut d'abord être conscients de l'impossibilité d'édifier seuls un Québec libre et socialiste : plutôt que l'appui de notre bourgeoisie nationale ou du gouvernement américain, c'est celui des divers groupes révolutionnaires de l'Amérique latine et des forces de gauche aux États-Unis qu'il nous faut rechercher. D'où la nécessité de mieux connaître la situation au sud du Rio Grande et de prendre des contacts avec les mouvements décolonisateurs de ces pays³⁷.

Le recours subséquent à la revue française *Temps modernes* pour comprendre l'Amérique latine indique néanmoins un problème de truchements, de passeurs culturels québécois. L'accès direct au savoir latino-américain, par méconnaissance de l'espagnol et du portugais, est ardu, ce qui rend nécessaire une relation tripartite qui passe par la France³⁸.

La démarche de Pierre Vallières s'inscrit dans cette relecture géopolitique de l'Amérique latine inspirée des positions d'Ernesto Guevara, d'ailleurs traduites et publiées dans la revue en 1968³⁹, tout comme son *Journal de Bolivie* dans la maison d'édition⁴⁰, visant à sécréter de multiples Viêt-Nam pour contrer par des foyers de résistance les centralités impérialistes. Vallières écrit donc un article à la suite de la conférence

tricontinentale qui a eu lieu à La Havane. Il y procède à une célébration de Cuba (« On ne peut qu'admirer et imiter la cohérence, la logique révolutionnaire du peuple cubain⁴¹ ») et de ce que ce pays peut amener pour le Québec et le monde : perpétuation de la révolution et élaboration d'une « stratégie continentale⁴² » :

Car l'essentiel n'est plus de créer des foyers révolutionnaires. Ces foyers existent partout, du Québec au Chili. L'essentiel est de s'organiser pour vaincre. [...] Économiquement, politiquement, militairement, notre lutte est une. [...] C'est pourquoi notre lutte est celle de Cuba et la lutte de Cuba la nôtre. Nous ne pouvons nous désolidariser les uns des autres sans nous condamner à la défaite. [...] Les Québécois sont, eux aussi, des « Latins » d'Amérique et font parti [sic], au même titre que les peuples de l'Amérique du Sud, du « Tiers monde »⁴³.

Les photos d'effervescence révolutionnaire présentées participent d'une logique de l'enthousiasme à transmettre, à faire éclore, alors que le déplacement de la co-latinité, historiquement située à droite dans l'histoire du continentalisme québécois, vers la gauche révolutionnaire, souligne la récupération d'un discours ancré au Québec, mais pour mieux asseoir la logique de libération nationale par la résistance anti-impérialiste où Cuba est un fer de lance à ne pas remettre en question. Dans ce contexte, il n'y a aucune connaissance heuristique de Cuba dans l'article, qu'une lecture géopolitique axée sur la volonté de résistance à l'impérialisme au Québec dans une optique de libération nationale. Cuba n'est qu'un moyen, pas le lieu d'un savoir, qu'une réussite circonstanciée qui aide dans le projet québécois. Ce n'est pas pour rien qu'un dossier suit dans la livraison sept du volume cinq, intitulé « Hasta la victoria siempre ! », « Cuba est un exemple », comme le remarque Roger Soulière⁴⁴ alors qu'il s'est rendu à Cuba en janvier 1968 pour participer au Congrès culturel de La Havane. Dans ce texte, Soulière prend prétexte de la célébration de l'année du guérillero héroïque pour revenir sur les stratégies révolutionnaires, sur les acquis de la révolution et sur la question de l'impérialisme. Le texte se termine par un appel à la solidarité qui est bidirectionnel : envers Cuba certes (« Patria o muerte ! Venceremos !⁴⁵ » sont les derniers mots du reportage, pour ancrer davantage l'effet de libération nationale), mais aussi envers les luttes continentales, des Andes au Black Power, en passant par le Québec. Cet article de Soulière, faisant suite à ceux de Dostaler et de Vallières, montre un mouvement exogène de la revue, dans la mesure où une sortie du Québec vers l'Amérique latine est notée, expérience concrète de continentalisme qui, en soi, au-delà de l'expérience personnelle de rencontre avec l'autre, permet de tisser des contacts entre les collectivités américaines.

Ces exemples l'explicitent ; l'Amérique latine n'est qu'un objet de discours tardif dans l'histoire de la revue, même si une affinité importante est notée d'emblée entre les deux aires culturelles des Amériques. Ce n'est

qu'avec l'arrivée d'un nouveau noyau de collaborateurs, autour de Gabriel Gagnon, de Gaëtan Tremblay et de Luc Racine, que surgit le modèle cubain, comme structure d'un continentalisme de la résistance, qui trouve également à s'inscrire dans le mouvement des droits civiques aux États-Unis, comme le clame haut et fort le titre de l'essai de Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*⁴⁶. L'incapacité presque totale de communiquer avec l'Amérique latine, de trouver des passeurs culturels à l'aise dans les deux langues, l'absence de réelle connaissance préalable sur la région, le peu de savoirs littéraires qui auraient alors permis de lier les corpus, les thématiques, les formes de résistances par le dévoilement de l'aliénation soit par l'esthétique Ti-pop⁴⁷, soit par le réalisme merveilleux font en sorte de créer un décalage dans la réception latino-américaine chez *Parti pris*, malgré la compréhension que les actions des deux aires culturelles des voisins des États-Unis ont un impact sur les deux collectivités. La mise en discours de l'Amérique latine chez *Parti pris*, malgré quelques percées (Vallières et Gagnon notamment, Dostaler aussi), ne demeure qu'une pétition de principe, qu'un outil visant presque exclusivement la dimension endogène de la lutte québécoise. La volonté de rattrapage du Québec, l'accélération de l'histoire donnée comme devoir révolutionnaire, afin de sortir de ce qu'Octavio Paz nommait la « banlieue de l'histoire »⁴⁸, passe par l'Amérique latine comme miroir, modèle, prédécesseur, mais les échanges sont ardues, pénibles, nécessitant trop souvent le recours à l'intermédiaire qu'est la France. Les échanges ne sont pas directs entre le Québec et l'Amérique latine, outre quelques contacts lors de séjours engagés, ce qui fait en sorte que la lecture proposée à *Parti pris* est distordue par les clichés, les sympathies trop manifestes et mal éclairées, par, en fait, une réelle méconnaissance du sous-continent, dont les collaborateurs de *Parti pris* n'ont retenu que la figure exaltée du guérillero martyr, dont l'emblème en quelque sorte est ce subséquent Che de T-Shirts mort les yeux ouverts et tournés vers l'avenir libéré. La rencontre avec l'Amérique latine n'a été qu'instrumentalisée dans les années 1960 à *Parti pris*, parce qu'elle n'a été utilisée que pour échafauder la libération nationale.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Hubert Aquin, *Prochain épisode*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, p. 7.
2. Robert Major (*Parti pris: idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec », 1979) affirme que l'écriture partipriste, qui cherche à dévoiler l'aliénation québécoise, a deux versants: l'un dépeint la quotidienneté mortifère de l'aliéné, l'autre campe des situations de solidarité communautaire en mesure d'indiquer une possible libération. Aquin, tout en collaborant à la revue, n'appartient pas à celle-ci, mais il reprend ce même cadre interprétatif, par le biais d'un Cuba libéré et triomphant.

3. Voir à ce propos les travaux de Catherine LeGrand, «L'axe missionnaire catholique entre le Québec et l'Amérique latine. Une exploration préliminaire», *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 12, n° 1, 2009, p. 43-66.
4. Marie-Andrée Beaudet, *Album Miron*, Montréal, l'Hexagone, 2006, p. 81.
5. Le choix de la revue *Parti pris* pour saisir comment les groupes progressistes au Québec ont lu l'Amérique latine s'explique par le fait que la revue est la plus importante des années 1960, moment où l'ouverture de la province sur le monde est transformée par la doctrine Gérin-Lajoie (1965). Aussi, *Parti pris* partage la lecture des milieux intellectuels progressistes québécois pour qui la révolution cubaine est d'abord et avant tout une lutte de libération nationale, ce qui influence la mise en discours endogène, liée au néonationalisme que la revue échafaude. Enfin, une raison conjoncturelle participe à ce choix: en 2013, on a fêté les cinquante ans de la revue. La dimension latino-américaine du périodique n'a pas été mentionnée dans les activités nombreuses entourant la commémoration. Cet article cherche à remédier à ce silence.
6. Ce survol initial a été réalisé à partir de l'index établi par Joseph Bonenfant (dir.), *Index de «Parti pris»*, Sherbrooke, CELEF, 1975, 116 p.
7. Robert Major (*op. cit.*, p. 44) le note: «La découverte d'Althusser au début de la quatrième année coïncide avec un désenchantement face à l'action directe (échec du Mouvement de libération populaire, même après l'adhésion en bloc au Parti socialiste du Québec) et est l'occasion d'élaborer une nouvelle conception de la pratique révolutionnaire de la revue. Cette pratique théorique, définie par Chamberland, portera Parti pris à s'intéresser davantage à l'actualité [...], à se resituer en Amérique (le nombre de références à l'Amérique latine, aux U.S.A., à Che Guevara fait un bond prodigieux) et à se situer face au P. C. québécois et à la gauche française.»
8. Maurice Demers, «L'autre visage de l'américanité québécoise. Les frères O'Leary et l'Union des Latins d'Amérique pendant la Seconde Guerre mondiale», *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 13, n° 1, 2010, p. 125-146.
9. José del Pozo, *Les Chiliens au Québec. Immigrants et réfugiés, de 1955 à nos jours*, Montréal, Boréal, 2009, 409 p.
10. Sur cette visite, voir Robert Wright, «¡Viva Fidel! Castro in Montreal», *Three Nights in Havana. Pierre Trudeau, Fidel Castro and the Cold War World*, Toronto, HarperCollins, 2007, p. 23-52 et Adèle Lauzon, «Cuba», *Les Écrits du Canada français*, n° 14, 1962, p. 259-309.
11. Daniel Gay, *Les élites québécoises et l'Amérique latine*, Montréal, Nouvelle Optique, 1983, 341 p.
12. Adèle Lauzon, «Essayer de comprendre», *Cité libre*, n° 31, 1960, p. 28-30; *id.*, «La mission américaine au Canada», *Cité libre*, n° 31, 1960, p. 28-30; *id.*, «Kennedy, sauveur de la tribu?», *Cité libre*, n° 32, 1960, p. 19-21; *id.*, «Cuba a-t-il trahi sa révolution?», *Cité libre*, n° 37, 1961, p. 28-30; *id.*, «Cuba a-t-il trahi la révolution cubaine», *Cité libre*, n° 39, 1961, p. 25-28.
13. Dans ses mémoires, Lauzon raconte qu'elle a entretenu une correspondance avec Guevara (Adèle Lauzon, *Pas si tranquille*, Montréal, Boréal, 2008, p. 206). Aussi, dès 1961, elle a pu s'entretenir durant une heure trente avec le révolu-

- tionnaire, qui est très affable. Lauzon a ce qu'elle nomme «un coup de foudre spirituel» (*ibid.*, p. 198) pour le Che.
14. Louis Fournier, F. L. Q. *Histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Québec Amérique, 1982, p. 124.
 15. *Ibid.*, p. 192-193.
 16. Sur l'expérience cubaine de cette cellule du FLQ, voir Jacques Lanctôt, *Les plages de l'exil*, Montréal, Stanké, 2010, 317 p.
 17. Robert Major, *op. cit.*, p. 26.
 18. *Liberté* (vol. 5, n° 2, 1963) fait paraître un dossier intitulé «Jeune littérature... jeune révolution» en 1963. On y retrouve des textes d'André Major, de Paul Chamberland, d'André Brochu, de Jacques Renaud, tous collaborateurs à *Parti pris*, en plus des collaborations de Michel Garneau, André Belleau, Fernand Ouellet et Yves-Gabriel Brunet. Les grands thèmes de *Parti pris* y sont déjà exposés, de même que le mélange entre essai, fiction et critique.
 19. Lise Gauvin, *Parti pris littéraire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1975, p. 55-74.
 20. C'est une des thèses que défend Mauricio Segura (*La faucille et le condor. Le discours français sur l'Amérique latine, 1950-1985*, Montréal, PUM, coll. «Socius», 2005, 247 p.) dans sa lecture des représentations françaises de l'Amérique latine.
 21. *Parti pris*, vol. 2, n° 5, 1965. André Major (sur son parcours), Gaston Miron (sur les contraintes à l'écriture), Gérald Godin (sur le joual), Paul Chamberland (sur le témoignage et le dévoilement), Jacques Brault (sur les rapports entre politique et écriture), André Brochu (sur les rapports entre critique et écriture), Jacques Renaud (sur son roman *Le Cassé*) collaborent à l'élaboration de la littérature québécoise non comme corpus d'œuvres, mais comme projet, comme horizon d'une libération par la parole.
 22. Sur cette question, voir les travaux de Gérard Fabre: «Parti pris et Maspero», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 19, no 2, 2011, p. 87-96 et «Les passerelles internationales de la maison d'édition Parti pris», *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, n° 2, 2010, p. 6-17.
 23. André J. Bélanger, «La recherche d'un collectif», *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement: La Relève, la JEC, Cité libre, Parti pris*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Sciences de l'homme et humanisme», 1977, p. 137-193
 24. Maximilien Laroche, *Le miracle et la métamorphose. Essai sur les littératures du Québec et d'Haïti*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 239 p. et *L'image comme écho. Essai sur la littérature et la culture haïtiennes*, Montréal, Nouvelle optique, 1978, 240 p.
 25. Anonyme, «Lettre du Brésil», *Parti pris*, vol. 1, n° 8, 1964, p. 54-55.
 26. Laurent Girouard, «Notre littérature de colonie», *Parti pris*, vol. 1, n° 3, 1963, p. 35.
 27. Jacques Brault, «Un pays à mettre au monde», *Parti pris*, vol. 2, n° 10-11, 1964, p. 9-25.
 28. Jacques Poisson, «La difficile naissance de Presse-Québec», *Parti pris*, vol. 2, n° 2, 1964, p. 47.
 29. N. Fortin, «La Guyane Britannique: une autre victime du colonialisme», *Parti pris*, vol. 3, n° 3-4, 1965, p. 77.

30. *Parti pris*, vol. 5, n° 4, 1968.
31. Gilles Dostaler, « Situation révolutionnaire dans les républiques andines », *Parti pris*, vol. 5, n° 4, 1968, p. 17-28.
32. Le radicalisme du refus, propre à la Bérénice de Ducharme, serait donc le lot des populations paupérisées andines, ce qui ouvrirait la porte à une révolte se focalisant dans une lutte proprement révolutionnaire.
33. Lise Rochon, « Exposé: La réforme agraire à Cuba », *Parti pris*, vol. 4, n°s 5-6, 1967, p. 63-70.
34. Gabriel Gagnon, « Les leçons de l'Amérique latine », *Parti pris*, vol. 4, n°s 3-4, 1966, p. 103-107.
35. *Ibid.*, p. 103.
36. *Ibid.*, p. 106.
37. *Ibid.*, p. 106.
38. Un exemple anecdotique de ce truchement est l'illustration du volume 5, numéro 8 en 1968. On y voit des comploteurs masqués habillés de ponchos et portant de larges chapeaux paysans. L'image, qui pourrait renvoyer à la situation des étudiants de Mexico, est en fait reprise des représentations stéréotypées de l'Amérique latine produites par Hergé dans ses albums *L'oreille cassée* et *Tintin et les Picaros*, où le chaos des coups d'État successifs est mis de l'avant.
39. Che Guevara, « Créer deux, trois... de nombreux Vietnam, voilà le mot d'ordre! », *Parti pris*, vol. 5, n°s 2-3, 1968, p. 38-46.
40. Ernesto Che Guevara, *Journal de Bolivie, 7 novembre 1966-7 octobre 1967*, Montréal, *Parti pris*, 1969, 251 p. Avec une introduction de Fidel Castro. Le texte est traduit par France Bernard et Franchita Gonzalez Battle.
41. Pierre Vallières, « Cuba révolutionnaire », *Parti pris*, vol. 5, n° 1, 1967, p. 21.
42. *Ibid.*
43. *Ibid.*, p. 21-22.
44. Roger Soulière, « Hasta la victoria siempre! », *Parti pris*, vol. 5, n° 7, 1968, p. 37.
45. *Ibid.*
46. Pierre Vallières, *Nègres blanc d'Amérique. Autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*, Montréal, *Parti pris*, 1968, 542 p.
47. Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988, 243 p.
48. Octavio Paz, *Le labyrinthe de la solitude*, traduit de l'espagnol par Jean-Clarence Lambert, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2002 [1950], p. 287.